

15 CENTIMES

LE NUMÉRO

ADMINISTRATION, RÉDACTION
& BUREAU DE VENTE
54, Rue de l'Hôtel-de-Ville,
LYON

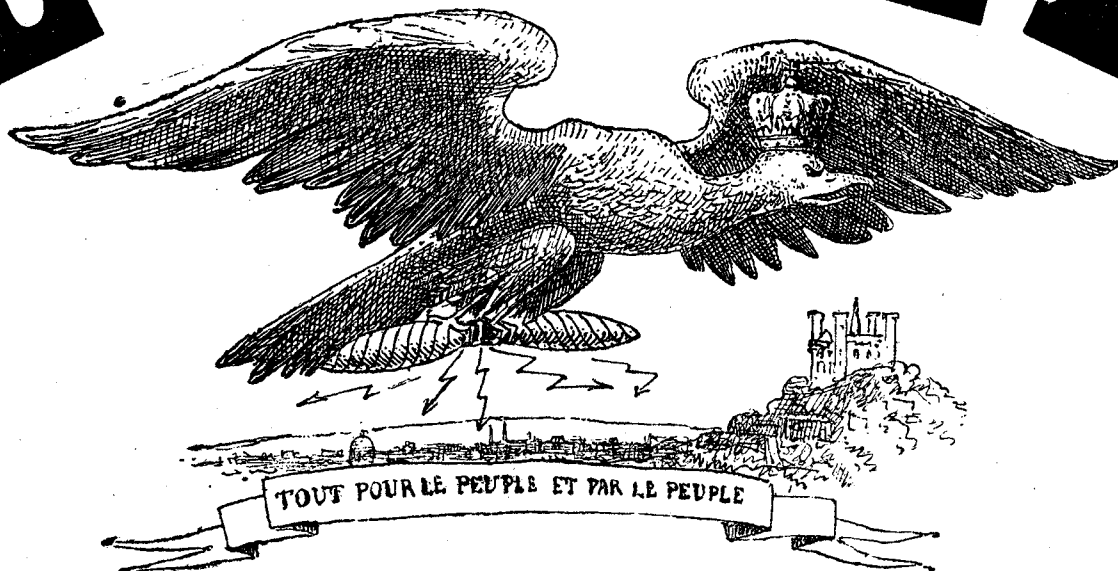
ABONNEMENTS

UN AN 10 fr. »
SIX MOIS 5 fr. 50

Adresser les lettres et mandats
à M. l'Administrateur

Les manuscrits non insérés ne seront
pas rendus

L'AIGLE



15 CENTIMES

LE NUMÉRO

ADMINISTRATION, RÉDACTION
& BUREAU DE VENTE
54, Rue de l'Hôtel-de-Ville,
LYON

LES ANNONCES ET RÉCLAMES

sont reçues exclusivement :

A LYON, à l'Agence de publicité V. FOURNIER,
rue Confort, 14.

A PARIS, HAVAS, LAFFITTE et Cie, pl. de la
Bourse, 8.

Annonces. . la ligne 0 fr. 50
Réclames. . — 1 fr. 50

JOURNAL IMPÉRIALISTE, HEBDOMADAIRE, ILLUSTRÉ.



Un Nouveau Colin-Maillard

GRANDE RÉUNION IMPÉRIALISTE

Une grande réunion impérialiste aura lieu à Lyon, dimanche prochain, 23 Mars.

Nous indiquerons dans le numéro qui paraîtra samedi et le nom des orateurs et la salle où se fera la réunion.

Dès le mercredi 19 Mars, les cartes d'entrée seront mises à la disposition de nos amis, qui pourront venir les retirer dans nos bureaux depuis 9 heures du matin, jusqu'à cinq heures du soir.

LE COMITÉ DE L'AIGLE

La réunion annoncée dans notre précédent numéro, aura lieu le dernier Dimanche de Mars; nous prévenons nos jeunes amis, qu'ils peuvent dès aujourd'hui retirer leurs cartes, au Bureau du Journal.

A NOS LECTEURS

L'Administration de l'AIGLE envoie gratuitement le journal, à titre d'essai et pendant un mois, à toute personne qui en fait la demande.

Passé ce délai, nous faisons recouvrer par la poste le montant de l'abonnement, à moins que le dernier des quatre numéros expédiés nous ait été retourné avec la mention : « Refusé »

L'ADMINISTRATION.

TUE OU MEURS !

Paris, le 13 mars 1884.

Ce n'est pas aux Impérialistes seulement que je jette, à la veille de la bataille, cette violente et brutale apostrophe, ce cri d'énergique et suprême encouragement ;

C'est aussi à tous ceux qui sentent encore, sous leur poitrine, battre un peu du cœur de la Patrie française ;

A tous ceux qui ont dans l'âme l'ardent amour de cette grande meurtrie, livrée à la bande de laquais qui l'avilissent et la souillent.

Je le jette, ce cri, à la bourgeoisie, qui n'a pas fait son devoir ;

A l'ouvrier, qui n'a pas compris le sien.

Non ! bourgeois stupide, tu ne l'as pas fait, ton devoir !

Ton cœur est resté lâchement engourdi devant les ignominies et les bassesses journellement commises.

On a bafoué ta religion ; on a chassé tes prêtres ; on les a volés ; on les vole encore : tu continues béatement ton sommeil et t'enfonces un peu plus ton bonnet de coton sur le nez.

On arrache de leurs sièges des centaines de magistrats qui avaient eu le tort de savoir rendre la justice, de la rendre avec indépendance ; on asseoit sur leurs sièges des gens à qui l'on demande des services beaucoup plus que des arrêts : tu dormais sur une oreille, tu t'es mis courageusement à ronfler sur les deux.

On a placé à la tête de l'armée des généraux dont on exigeait moins de connaissances militaires que de capacités politiques ; ton héritier faisait, au taux convenu de 1,500 fr., un service d'une année ; en quoi cela pouvait-il t'émouvoir qu'on décrochât leurs épau-
lètes à des officiers dont le crime était de porter un nom royal, inscrit dans les pages de l'Histoire !

On ne touchait pas à ton auguste personne, que t'importait le reste ?

Et voilà que maintenant tu sors de ta torpeur !

Quel affreux cauchemar est donc venu troubler ton paisible sommeil ?...

Les caisses du gouvernement sont vides et il a trouvé la tienne trop pleine.

Il lui a passé par l'idée, à ce bon gouvernement, de glisser tout à coup sa patte à travers tes sacs d'écus et de les en soulager quelque peu.

Ce genre d'exploration t'a fait frissonner dans tes moelles, honnête bourgeois, et, tout comme nous, mais pour une raison différente, tu t'es payé ta petite révolte.

Et le gouvernement de la république n'est plus le gouvernement de ton cœur.

Ah ! il y a longtemps qu'il ne le serait plus, si tu avais voulu !

Mais, somme toute, mieux vaut tard encore que jamais.

Et je remercie, — une fois n'est pas coutume, — les Ferry, les Waldeck et les Tirard, dont cette nouvelle maladresse réussit à exciter ta colère.

Tu as dormi trop longtemps, bourgeois.

Réveille-toi !

Prends ta revanche !

Tu auras bientôt dans la main l'arme nécessaire pour combattre et renverser ceux que nous haïssons plus que tu ne peux les haïr toi-même, notre haine obéissant à des sentiments plus forts que les tiens.

Fais ton œuvre et sois sûr que nous t'aiderons dans ta tâche.

Frappe pour ne pas être frappé.

Tue, ou meurs !

Quant à toi, ouvrier, tu n'as pas compris ton devoir.

Tu t'es laissé bercer par le rêve d'or des promesses qui ne coûtent rien à ceux qui les font.

On avait besoin de toi pour emplir des poches et apaiser des appétits, qui, satisfaits aujourd'hui, se moquent pas mal que le tien souffre quelquefois, trop souvent même, hélas !

Tu as cru à cette république triomphante, qui devait, comme on l'a tant répété, te donner plus de beurre que de pain.

Le beurre, ils l'ont gardé pour eux, les saltimbanques que tu as envoyés au pouvoir.

Le pain ?...

Interroge ton ventre.

C'est lui seul qui peut te répondre.

Pour éviter tes colères, on les a détournées contre ceux qui ne voulaient que ton bien, et qui, par cela même, effrayaient les misérables qui t'affament aujourd'hui !

C'est par eux que le travail est tué en France.

C'est par leur système d'énerverment et d'abrutissement que la dislocation se produit de toutes parts.

C'est en ne respectant rien et en s'attaquant à tout qu'on est arrivé à briser tous les ressorts du pays.

Si, au lieu de prêter une oreille complaisante aux excitations intéressées de soi-disants socialistes à qui il importe peu que ton ventre soit creux, pourvu que le leur soit plein ;

Si tu avais autrement compris ton devoir, ouvrier, nulle plainte ne s'élèverait aujourd'hui des masses profondes du peuple.

Et nous n'aurions pas le hideux spectacle de la grève qui affame et qui tue.

Tu n'as pas compris que tes intérêts étaient étroitement liés à ceux de tes patrons, et qu'en croyant atteindre les leurs, c'était surtout les tiens que tu frappais.

Pauvre fou, qui n'as pas vu d'abord le rôle de jouet auquel te destinait fatalement la république.

Seule, la misère a pu te faire entrevoir l'horrible réalité.

Et tu te révoltes à ton tour !

Tu crois l'heure venue et le dénouement proche.

L'idéal de ton rêve s'est envolé et tu t'aperçois enfin que tu as lâché la proie pour l'ombre.

Tu regrettes, comme nous, cet Empire qui avait tant fait pour toi, qui ne travaillait que pour toi, qui ne s'appuyait que sur toi.

Eh ! bien, toi aussi, prends ta revanche, ouvrier.

Tu as en ton pouvoir l'arme pacifique, l'arme légale qui chassera les drôles et les affameurs.

Tu tiens entre tes mains ton propre sort et le sort de la patrie française.

Ne l'oublie pas !

Tue ou meurs !

Tue ! si tu veux voir revenir, avec l'Empire, le bonheur et la prospérité dont tu as joui si longtemps sous sa puissante protection.

Tue ! ou sinon tu sais, ayant devant les yeux le présent, ce que l'avenir te réserve.

Encore une fois, tue ou meurs !

?

CARÈME

Grévy, sombre, courbait la tête.
Il avait un très gros chagrin.
Un pleur coulait de son œil bête ;
Grévy sombre courbait la tête
Avec l'air d'un pauvre qu'embête
Le noir souci du lendemain ;
Grévy sombre courbait la tête
Il avait un très gros chagrin.

Sur son visage aucune vie,
Sur son front un pli déchirant ;
Des ennuis il buvait la lie.
Sur son visage aucune vie ;
Il cria trois fois : Coralie,
Puis retomba dans son tourment.
Sur son visage aucune vie,
Sur son front un pli déchirant.

Madame entra la tête basse
Honteuse comme un chien mouillé,
Vêtue, à porter la besace.
Madame entra la tête basse ;
Le dernier des gueux, avec grâce,
Pour elle se fut dépouillé.
Madame entra la tête basse,
Honteuse comme un chien mouillé.

« On dit que je suis un impie,
« Je passe pour un parpaillot. »
Fit monsieur « écoute, ma mie,
« On dit que je suis un impie,
« Et qu'au bout de ma pauvre vie
« Le sombre enfer sera mon lot ;
« On dit que je suis un impie,
« Je passe pour un parpaillot.

« Détruisons les faux bruits qu'on sème,
« Plongeons-nous dans l'austérité,
« Célébrons le très-saint carême ;
« Détruisons les faux bruits qu'on sème,
« Prions nous de desserts, de crème,
« De café, de vin et de thé.
« Détruisons les faux bruits qu'on sème,
« Plongeons nous dans l'austérité.

« Ne me sers donc plus de poularde,
« Plus de poisson, plus de lapin,
« Encor moins de viande qu'on larde.
« Ne me sers donc plus de poularde,
« Je ne veux qu'un pot de moutarde
« Qu'on puisse étendre sur du pain.
« Ne me sers donc plus de poularde,
« Plus de poisson, plus de lapin.

« Bien, très bien, — fit la présidente,
« Je vais suivre aussi les sermons
« Pour éviter l'enfer du Dante.
« Bien, très bien, fit la présidente,
« De Montsabrè la voix charmante
« Me fera fuir les noirs démons.
« Bien, très bien, fit la présidente,
« Je vais suivre aussi les sermons.

— « Suis les sermons tout à ton aise
« Mais tiens-toi debout tout le temps,
« Sois dévot comme une Anglaise,
« Suis les sermons tout à ton aise,
« Mais ne va pas payer de chaise.
« Pour gagner un sou, faut longtemps.
« Suis les sermons tout à ton aise
« Mais tiens toi debout tout le temps.

« Tous les saints vont être en liesse.
« Puis..., puis.... nous mettrons de côté
« Et remplirons des bas sans cesse.
« Tous les saints vont être en liesse,
« Nous pourrions narguer la détresse ;
« Que le Carême a de beauté !
« Tous les saints vont être en liesse.
« Puis..., puis.... nous mettrons de côté.

« Fuis ! noir chagrin de tout à l'heure,
« Je vois s'entrouvrir le ciel bleu,
« Le bonheur loge en ma demeure.
« Fuis ! noir chagrin de tout à l'heure ;
« Il n'est plus besoin que je pleure
« Le gigot brûlé sur le feu.
« Fuis ! noir chagrin de tout à l'heure.
« Je vois s'entrouvrir le ciel bleu ».

HENRIOT.

LA BOMBE

Dans notre numéro de samedi prochain, nous nous occuperons de la fameuse bombe de la rue Constantine.

L'obscurité, qui enveloppe encore cette affaire, nous a empêché de rien publier cette semaine, et nous attendons qu'un peu de lumière soit faite, pour donner franchement notre appréciation sur cet étrange attentat.

Reste à savoir si la lumière se fera. Pour nous, il nous est fortement permis d'en douter.

ENCORE CASIMIR!

Toujours Lui! Lui partout! ou brûlante ou glacée;
Son image sans cesse ébranle ma pensée.....

Oh! elle l'ébranle complètement ma pensée!
Après l'affaire des pains de munition et des adjudications de fournitures militaires, Casimir a éprouvé le besoin de se montrer aux foules étonnées sous un nouvel aspect.

Ce n'est pas le moins brillant.
Donc, il y a quelques jours, Casimir, flanqué de Périer, s'est présenté au ministère de la guerre, au bureau du colonel X... et lui a demandé communication d'un dossier, relatif au plan de mobilisation.

Refus du colonel X... qui, avant de déférer au désir de M. le sous-secrétaire d'Etat, doit prendre l'ordre formel de son directeur.

— S'crognieugnieu! a grondé Casimir, allez chercher vot'directeur! Entendez-vous c' qu' j' vous parle!

Le colonel X... s'est levé, a salué, est sorti, et n'a reparu au bureau qu'après le départ de l'ineffable Périer.

Ah! ça, que vou'ait donc faire Casimir, qui ne doit s'occuper au ministère de la guerre de questions purement administratives, d'un document relatif à la mobilisation générale?

Est-ce que lui aussi aurait son petit plan, comme le général Trochu?

Aurait-il par hasard, pendant les quelques loisirs que lui laissent les questions de pain de munition et d'adjudications de fournitures, trouvé une nouvelle tactique?

Eh! Eh!! on ne sait pas.....

Les amis de Casimir, et Casimir lui-même nous ont habitués à tant de surprises, qu'une de plus ou une de moins ne tirerait pas à grande conséquence.

Je serais curieux tout de même de savoir ce que Périer voulait mobiliser.

Pour moi je trouve que lui et ses patrons s'immobilisent beaucoup trop.

Et les honnêtes gens accueilleraient avec joie la nouvelle d'une prompt mobilisation de ministres républicains, passés, présents et futurs, avec feuille de route pour le Zanzibar ou la Nouvelle.

Qu'en pensez-vous, grand Casimir?

PITOU.

LES BOURREAUX

... Et toujours ils frappent ce qui nous tient au cœur; leur haine est une fièvre travaillieuse, incessamment debout et qui, de toute la vigueur de son bras et de son souffle, frappe ce qui est noble, éteint ce qui rayonne. Plus les victimes sont hautes, plus elle est sans pitié, leur grandeur gêne sa petitesse.

Hier, elle supprimait cyniquement le pain quotidien d'infortunés, coupables du crime de vaillance, de malheureux dont le front ne s'était point serviellément courbé devant les manuels gouvernementaux. Brutalement, elle se refusait à payer les maigres intérêts des biens volés jadis. Aujourd'hui est digne d'hier et elle vient de décider en sa suprême puissance que l'enseignement congréganiste étant très peu en grâce auprès des souteneurs de Marianne doit trépasser au plus tôt, et que partout la robe noire tant aimée des Frères cédera la place à la redingote d'instituteurs, pétris, façonnés, revus et corrigés par elle.

Et cette féroce mégère trouve dans trois cents de nos députés, des instruments malléables à merci. Attentifs à ses moindres gestes, ils lui obéissent docilement: elle peut compter sur eux pour chaque mauvais coup; ils sont plus que ses domestiques, ils sont ses valets, plus que ses valets, ses bonnes à tout faire. Ils perpétrent le mal comme leurs confrères galonnés nettoient leurs appartements. Ils remplacent le plumeau par le bulletin de vote; au lieu d'avoir pour maîtres le marquis de Z*** ou le Vicomte de X***, ils ont Ferry, Bert, Roche et C^o et voilà tout.

Pour le moment, c'est Roche qui dirige les travaux de cette valetaille officielle. Entre deux des imbéciles chroniques dont il enrichit notre littérature, il a pondu un petit projet de loi aussi bête qu'odieuse. D'après son libéral enfant, il est de toute nécessité, pour la splendeur du pays, que d'ici cinq années, le moindre petit coin de la terre de France, soit pavé d'instituteurs laïques et qu'on ne parle plus qu'au passé de l'enseignement congréganiste. Si Roche pouvait, il proposerait bien que ce léger changement soit bâclé Jeudi prochain au matin; mais Roche ne peut point, car malgré l'enflure dont, avec nos deniers, la R.F. peut embellir les traitements des instituteurs à son image et ressemblance, il paraît que ces honorables magistrats ne courent pas les rues. Si Roche osait, il demanderait bien la décapitation de tous les congréganistes, dans la huitaine; mais Roche n'ose point, car il estime que les temps ne sont pas encore venus. Et alors Roche se contente tout bonnement de présenter la tyrannique loi supprimant dans un délai fixé les grands cœurs dévoués, affligés du malheur de battre sous des robes congréganistes.

Ferry ferait bien, dès qu'il en aura le temps, d'inventer quelque chose de plus odieux encore; car sans cela il risque fort de se laisser voler par Roche, la popularité incontestée dont il jouit auprès des messieurs pourvus de trente-quatre ou trente-cinq condamnations. Il a beau posséder à son actif le mémorable article 7, ce dépouillement ne lui en serait pas moins sensible et il serait capable d'en crever, ce dont, je vous assure, je serais moult navré.

Et vous aussi, n'est-ce pas?

Voilà donc où en arrive cette République qui fait encore quelquefois l'aimable et daigne parfois répondre aux lettres de Léon XIII. Les Frères, ces détachés des grandeurs, vont tomber sous ses coups et moins que jamais l'ouvrier pourra faire apprendre à ses enfants qu'il existe quelque part là-haut un nommé Dieu. Déjà il était rude pour les catholiques de rester sur la brèche; mais de toutes les épreuves naissaient des dévouements et cela ne pouvait contenir le tant illustre Roche; puisque persécuter ne suffit pas, supprimons; puis-que aux blessures, il y a des remèdes, tuons..... nous verrons après.

Seulement, figurez-vous que le rapporteur de la loi a eu un scrupule. De la part d'un républicain, le fait peut paraître invraisemblable; mais il y a un vers de Boileau qui se charge d'atténuer vos légitimes colères. Ce malheureux dont j'ignore le célèbre état civil avait conclu au remboursement par les communes des sommes à elles léguées par des généreux donateurs, sous la condition expresse de faire donner dans les écoles un enseignement absolument congréganiste.

A ce mot de remboursement, Jules Roche a fait un tel bond, qu'on a craint un instant pour la vie du rapporteur. Rembourser! mais juste ciel où irait la République, si elle prenait des habitudes de ce genre, à quel effroyable abîme ne courrait-elle pas, et à quoi servirait de faire des économies pour les dépenser aussi bêtement?

Et alors Jules a grinché, Jules a montré les dents et Jules a prononcé quelques paroles aussi républicaines que bien senties, d'où découlait un logique: gardons tout;

Ce qui lui a valu de la part de M. de Larochehoucault, la sonore épithète de Mandrin.

Mandrin, mais savez-vous, M. de Larochehoucault, que vous êtes en vérité d'une politesse exquise, et que le grand détresseur, auquel vous comparez le hargneux Jules, ne doit pas être flatté du rapprochement. Mandrin, M. Roche, allons donc! pas même Robert-Macaire! il faut trop de finesse pour cela. Tricoche tout au plus et encore...

Mandrin, M. Roche, allons donc. Mandrin, du moins le Mandrin doré par la légende, était un voleur — comme M. Roche — mais non un lâche — toujours comme M. Roche — il dévalisait sans doute — de plus en plus comme M. Roche — mais l'escopette au poing et à son rude métier il risquait chaque jour sa peau. Il ne commettait pas ses infamies avec des gants, il dédaignait d'attaquer les faibles, les petits, et offrait plus souvent son pourpoint aux balles des carabiniers qu'à celles des manants. Il tâtait quelque chose dans cette poitrine qu'on devait broyer en place de Grève.

Trois siècles plus tôt, ce vaillant eût pu être un croisé, et quelques cent ans plus tard un Marceau. Il y avait du chevalier dans ce bandit.

Mandrin, M. Roche, allons donc. Avec les humbles, la guerre est si belle qu'ils ont tous les honneurs de ses coups. Point d'escopette dans ses mains, mais une loi. Devant lui, rien que des pauvres gens, point de gendarmes à l'horizon et toute la préfecture de police derrière ses chausses.

Mandrin, M. Roche, allons donc!

Qui allez-vous frapper maintenant, ô ruffians! ô malandrins! ô marmiteux élyséens! Les jésuites ont essuyé votre premier feu, vos premiers rognons plutôt. Toute une armée de serruriers sans ouvrage s'est ruée à l'assaut de leurs couvents et — ô courage digne de l'Illiade — en a croché les portes.

Ensuite les prêtres trop bravement francs qui vous avaient craché leurs mépris à la face ont été dépouillés de leurs traitements.

Maintenant les Frères, ces dignes instituteurs des enfants du peuple, vont partager le sort de ceux déjà tombés. Leur mort n'est point aussi prompte que vous la désiriez; c'est une mort prévue comme l'échéance d'un billet à ordre, mais il n'y a point de votre faute.

Et pourtant votre athéisme n'est pas encore satisfait, il lui faut de nouvelles victimes. Votre scélératesse a encore soif de sang généreux. La lutte n'est pas close. A qui le tour?

Oui, à qui le tour? et répondez vite, car le temps presse, car vos jours sont comptés, car l'heure de votre chute va tinter bientôt.

Cardans cinq années, cette date fixée pour l'assassinat de l'enseignement religieux, vous ne serez plus, nous ne voudrions plus savoir que vous avez été, et dans les classes des plus humbles villages, il y aura encore d'humbles robes noires faisant le bien et de grands Christs d'ivoire jauni contemplant les petits enfants.

ROBERT.

LE COUP DU CANARD

La scène se passe dans la salle de billard de l'Elysée.

SCÈNE UNIQUE

GRÉVY, puis WILSON

GRÉVY, se promenant, en proie à une grande agitation

Ah! par exemple, elle est mauvaise, la plaisanterie. Oser me faire une proposition pareille.....

WILSON, entrant.

A qui donc en avez-vous, beau-père?

GRÉVY, poursuivant son idée.

Encore!..... Mais puisque je vous ai dit que je ne pouvais pas accepter.... (Apercevant seulement son gendre.) Ah! c'est toi. Je croyais que c'était encore ce Béral, que le diable emporte!

WILSON.

Que vous a-t-il donc fait, Béral?

GRÉVY, douloureusement étonné.

Il me demande ce que Béral m'a fait! (marchant furieusement vers son gendre, puis d'une voix sourde et saccadée.) Il est venu là.... tout à l'heure.... avec une bande.... cinq, six.... tous de Cahors.... la ville fatale.... Il m'a invité.... (Riant nerveusement) il m'a invité à assister à l'inauguration de.... (S'arrêtant, la voix étranglée) de.... (Très vite) la statue de Gambetta!... Ouf!...

WILSON, étonné.

Eh! bien?...

GRÉVY.

Comment, eh! bien?... Tu ne comprends donc pas! (Lui frappant sur le front) Mais tu n'as donc rien là-dedans! Mon doux Jésus!... Aie!... si Ferry m'entendait!... Encore un qui m'agace singulièrement.... Ce doit être lui qui m'a joué cette farce.... (Tragiquement) Patience!... Patience!...

WILSON, avec impatience.

Pardon, beau-père, mais...

GRÉVY.

Oui! c'est vrai, il faut que je t'explique. Donc Béral es venu avec une bande,... cinq, six...

WILSON, achevant.

Tous de Cahors, je sais ça.

GRÉVY, étonné.

Tu le sais? Alors pourquoi me le demandes-tu?

WILSON, s'échauffant.

Je vous demande pourquoi vous refusez d'aller à Cahors!

GRÉVY, furieux.

Que dirais-tu, toi, si quelqu'un t'assassinait (Le menaçant d'une queue de billard) et qu'on vienne ensuite te demander d'assister à l'inauguration de sa statue?

WILSON, riant.

Il me serait d'abord très difficile de faire une réponse.

GRÉVY, étonné.

Pourquoi?... Ah! oui, c'est juste. Ma comparaison pêche par la base. Enfin, selon toi, quelle réponse aurait faite Louis XVIII, si on l'avait prié d'assister à l'inauguration de la statue du maréchal Ney, en admettant que la statue fut élevée sous le règne de ce tyran?

WILSON, pensif.

Je ne saisis pas bien le rapport...

GRÉVY, stupéfait.

Le rapport!... Quel rapport?...

WILSON.

Qu'il y a entre Louis XVIII, le maréchal Ney, Gambetta et vous.

Je ne pense pas qu'il soit jamais venu à Gambetta l'idée de vous faire fusiller.

GRÉVY, éclatant.

Non! mais il a voulu me dégommer. Il a cherché à prendre ma place, (Montrant une chaise) à s'asseoir là!... (Montrant le billard) à jouer là!... pendant que moi... (Interrogeant) A propos, qu'est-ce que j'aurais fait, moi?

WILSON.

Vous auriez mangé vos revenus...

GRÉVY, bondissant.

Manger mes revenus! J'aurais mangé mes revenus! (Très digne) Me prenez-vous pour un prodige comme vous, Monsieur?

WILSON.

Dieu!... (Se reprenant) Paul Bert m'en garde!

GRÉVY, toujours furieux.

Tenez! c'était aussi pour me faire manger mes revenus qu'ils sont venus, tout à l'heure, une bande,... cinq, six...

WILSON, achevant.

Tous de Cahors!...

GRÉVY, de plus en plus furieux.

Oui! tous de Cahors! Je vous demande un peu si c'est là du bon sens. M'inviter à jeter l'argent par les fenêtres des wagons, à aller godailler avec eux, pas avec les wagons, avec ceux qui sont venus tout à l'heure... une bande...

WILSON, continuant.

Cinq, six...

GRÉVY, achevant.

Tous de Cahors!... à m'incliner devant le maréchal Ney... Non!... devant Gambetta, à abandonner mes canards!... (Pleurant) Mes pauvres canards! Hi! Hi!!!

WILSON, cherchant à le consoler.

Mais ils ne sont pas perdus, vos canards.

GRÉVY, s'arrêtant tout à coup, puis rêveur.

Est-ce qu'il y a des canards, à Cahors?

WILSON.

Mais, certainement, beau-père!

GRÉVY, anxieux.

Sont-ils plus beaux que les miens?

WILSON.

Vous me posez là une question, beau-père...

GRÉVY, serrant le bras de son gendre avec mystère.

Je sais pourquoi Béral est venu de Cahors.

WILSON, étonné.

Ah!....

GRÉVY, plus bas.

Voouii!....

WILSON, de plus en plus étonné.

Aaah!....

GRÉVY, comme un souffle.

C'était pour me vendre des canards!

WILSON, s'enfuyant épouvanté.

Oôôôh!....

JEAN RIS.

BOURGEOIS

Fichet continue d'embêter M'sieu le Maire. Le mastroquet du comptoir du Cirque a flétri ses collègues du Conseil municipal de l'épithète de bourgeois.

C'est mal ça, Fichet, très mal.

Jamais Bessières ne se serait permis une semblable incongruité.

Aussi, vous avez vu, M'sieu le Maire vous a fiché sur les doigts, très fortement même, puisque vous avez essayé de justifier votre expression, prétendant que vous n'aviez pas été au collège, que vous vous serviez du langage populaire, etc., etc.

Mais il me semble qu'il n'y a pas besoin d'aller au collège pour posséder dans quelque coin de la cervelle ce que l'on est convenu d'appeler l'intelligence.

Car enfin, délicieux Fichet, si le peuple a son langage, il a aussi son bon sens.

Pourquoi user de l'un, et négliger l'autre?

Ce n'est pas logique, ça, Fichet.

Demandez plutôt à Bessières.

LANTERNE.

PURÉE D'ÉPURÉS

La magistrature, nouveau système, — Martin-Feuillée, inventeur, breveté A. G. D. G. — continue sans broncher la série de ses légendaires exploits. Enregistrons précieusement le dernier, auquel elle vient de se livrer. La scène, cette fois, se passe dans la Haute-Vienne.

M. Favard est, depuis moins de deux ans, curé de St-Junien-les-Combes. Son église, affreusement délabrée, demandait d'urgentes réparations. A cet effet, des quêtes furent organisées, qui réunirent une somme d'environ 18.000 fr. Le plan de restauration comprenait l'érection de deux chapelles latérales, l'une dans le jardin de la cure, l'autre dans le cimetière. Toutes les formalités légales avaient été remplies : avis favorable du Conseil municipal, autorisation préfectorale, adjudication des travaux à la sous-préfecture de Bellac. L'Agent-voyer de l'arrondissement était chargé de la direction et de la surveillance des travaux.

Dans la partie du cimetière où devait être érigée une des nouvelles chapelles, se trouvaient une douzaine de tombes, toutes anciennes, sauf la tombe d'une femme morte depuis deux ans.

Le cercueil de cette femme, trouvé en bon état de conservation, fut poussé hors de l'enceinte de la chapelle. Les ossements recueillis dans les fondations, ont été déposés dans des boîtes et placés dans une fosse commune, après que M. le curé eût fait sur ces restes humains les cérémonies prescrites par l'église catholique.

Cela, d'après la magistrature que personne ne nous envie, constitue une violation de sépulture.

On a donc poursuivi le curé de St-Junien-les-Combes et les deux entrepreneurs.

Le tribunal de Bellac condamna le premier à 48 heures de prison et les deux autres, chacun à 24 heures de la même peine.

M. Favard et les deux entrepreneurs interjetèrent appel. Le ministère public en fit autant, estimant insuffisante la peine de 48 heures prononcée contre le curé.

La Cour d'appel de Limoges, présidée par son président Ardan, a relaxé complètement les deux entrepreneurs, et confirmé le jugement du Tribunal de Bellac, en ce qui concerne M. le curé Favard.

Ceci est déjà très fort, puisqu'on rend M. le curé responsable de cette violation de sépulture, plutôt que l'agent-voyer chargé de la surveillance des travaux, que le Maire, chargé de la police dans le cimetière, et que les deux entrepreneurs acquittés par la Cour.

Mais ce qui est encore plus fort, ce sont les raisons données par l'ardent président de la Cour d'appel, pendant l'interrogatoire de M. Favard.

« M. le curé était chargé par le conseil de fabrique de payer les travaux, et celui qui paie semble être le maître. »

Ainsi c'est bien entendu. Si M. Ferry envoie son cuisinier acheter un paquet de petites raves et deux sous de sel, aux yeux de M. le président Ardan, c'est le cuisinier qui paie, donc c'est lui qui semble être le maître. Autrement dit c'est le cuisinier de M. Ferry, qui est président du Conseil et ministre des affaires étrangères. La chose serait peut-être préférable. En tous cas il ne ferait pas de plus mauvaise cuisine que son patron. Mais, en somme, cette façon de considérer les choses ne manque ni de gaieté, ni de drôlerie.

Quant au substitut qui a conclu dans l'affaire, il prétend que M. le curé a agi sans scrupules et pour la satisfaction d'intérêts puerils.

Très intelligent ce substitut !

Et je demande pour lui une place à la Cour de cassation à moins qu'on ne préfère l'envoyer à la Cour.... des Miracles.

Cazot, en effet, serait dans le cas de se fâcher et de sentir un rival dans cet étonnant substitut.

Il en a déjà tant, de rivaux, parmi la magistrature épurée ! — nouveau système, Martin-Feuillée, inventeur breveté, A. G. D. G.

Voir aux annonces de la République française.

LATOQUE.

JOYEUSETÉS LAÏQUES

Toulon n'a plus de forçats.

Il possède en revanche quelques personnalités dont les idées n'ont rien à envier à celles que pourraient concevoir les intéressants pensionnaires du bagné disparu.

Toulon est le jardin merveilleux où fleurissent les plus purs parmi les plus purs des radicaux.

Cueillons délicatement un de ces plus précieux spécimens et offrons le, non moins délicatement, à nos lecteurs.

Ce spécimen presque unique se dénomme le citoyen Maurel.

Or, le citoyen Maurel faisait dernièrement une conférence dans la salle du Vieux-Théâtre, et, tout naturellement, tombait à bras raccourcis sur les curés, à la plus grande joie de l'auditoire.

Puis Maurel a tonné contre la République actuelle, qui n'est pas, selon lui, la vraie République. Et, pour démontrer que ce n'était pas la vraie République, il a raconté une émouvante histoire, empruntée à son excellent ami Madier.

L'hystérique Madier, qui digère facilement plusieurs prêtres après chacun de ses repas, a dû être touché de l'intention et envoyer ses félicitations à son excellent ami Maurel.

Voici l'histoire en question.

C'était en 1848, dans la ville de....

Un républicain de vieille roche, entouré de ses enfants, allait rendre le dernier soupir. Soudain un grand bruit, une immense clameur monte de la rue et arrive jusqu'au moribond.

— Qu'est-ce ? demande-t-il à l'un de ses fils.

Le garçon s'informe, revient :

— Mon père, c'est la proclamation de la République.

Le vieillard fait un effort, se soulève :

— Y a-t-il des prêtres aux lanternes ?

— Non, père.

— Alors ce n'est pas la vraie République.

Ado-able, pa'ole d'honneur ! panachée, ado-able.

Je suis persuadé que si Maurel avait été présent à la scène, il eût fait empailler le vieillard séance tenante.

Car c'est très précieux un vieillard de cette trempe-là.

A défaut d'empaillage, il y a aussi la conserve au vinaigre rouge.

Et je demande à ce que l'on ouvre une souscription pour l'achat d'un bocal destiné à la conservation des cornichons, dits vétérans.

La garde en serait confiée à Madier ou à Maurel, qui donnerait aux visiteurs toutes les explications désirables.

Une seule chose me chiffonne.

Le manque de place.

Car il en faudrait des bocaux et des bocaux pour conserver tous les cornichons de la République, vraie ou pas vraie !

QUENTIN DU VAR.

Au pays des Strapontins

GRAND-THEATRE

ROMÉO ET JULIETTE

Que la terre leur soit légère !

CASINO

Chaque soir, le petit Norbert, dans ses chansonnettes de choix : *Chose et Machin*, *le Champagne*, *la Demoiselle d'honneur*, est acclamé jusqu'à l'indiscrétion, et quand, gracieusement vêtu en fillette, il vient faire part au public du mariage de sa sœur Eulalie, toutes les rates entrent en fonction à qui mieux mieux. Le ventriloque Léo eut, dix siècles plus tôt, été sacré sorcier et brûlé avec tous les honneurs dus à cette profession. Aujourd'hui on se contente d'être ravi par ses poupées parlantes et d'applaudir elles et lui — rien du roman de ce nom — avec la plus touchante conviction. Enfin, la troupe Roberston est pourvue de biceps de première qualité, et les jolies *quenottes* blanches de la charmante Miss Zæa possèdent une force si prodigieuse, que, malgré toute la grâce de leur propriétaire, je vous assure que je n'ai nulle envie d'entrer en relations avec elle.

Aujourd'hui, samedi, nouveaux débuts.

CIRQUE RANCY

Continuation de l'immense succès d'O'Torra, une équilibriste qui se promène aussi à l'aise sur une mince corde que vous et moi sur la place Bellecour.

Et des chiens et singes de la troupe viennoise dont les brillants exercices provoquent non seulement l'épanouissement des roses bébés, mais aussi celui de leurs bonnes et des militaires d'icelles.

ARLEQUIN.

REMÈDES

MATTÉI Lyon. — Seul dépôt.

Ph. BERTRAND, Pl. Rep. 55.

Le Gérant, GUILBAUD.

Lyon. — Imp. A. PASTEL, 10, petite rue de Cuire.

SIROP AU MIEL DE CHAMOUNIX
Le meilleur pectoral connu, fait disparaître les irritations de Poitrine, Rhumes, Bronchites, Maux de Gorge, etc. Prix : 2 fr. le flacon.
Pharmacie Mazada et Daloz, 14, rue d'Algérie, Lyon.

SPÉCIFIQUE BARRAL
contre la rage des dents, leur conservation et le raffermissement des gencives.
Prix : 2 fr.
PASTILLES DIGESTIVES
contre les maux d'estomac, aigreurs, vomissements et les digestions douloureuses.
Prix : 4,50
PHARMACIE BARRAL
22, Cours Vitton, 22. Lyon

Brasserie Flamande
10, rue Jean-de-Tournes
Près la place de la République

RENAUD JEUNE
SUCCESSION

RESTAURANT A LA CARTE
Table d'Hôte matin et soir

SPECIALITÉ DE BIÈRE
Le 1/4 de litre jaugé : 25 cent.
Le 1/2 litre : 40 cent.

SOUPERS APRÈS SPECTACLES
Escargots, Choucroute, Jambon, Soupe au fromage, Sandwichs, etc.

BILLARDS
Cet établissement, nouvellement restauré, se recommande aux Clients par sa bonne tenue.

POUDRE MAZADA ET DALOZ
14, r. d'Algérie LYON
La seule infailliable pour détruire les
CAFARDS
S'emploie avec des pommes de terre cuites, du sucre et eau.
Chez MM les Pharm., droguistes et épiciers.
GRAINS DE BAREZIA
pour détruire les
RATS
14, rue d'Algérie, ph., drog., épici.
Exiger un rat sur la boîte.

PHILODERME INDIEN
Une lotion matin et soir épurant en un mois
FEUX DU VISAGE
BOUTONS, ACNÉ
LYON. MAZADA ET DALOZ
ET DANS LES PRINCIPALES PHARMACIES

GRAND MANÈGE LYONNAIS
37, rue Montbernard, 37
(près l'avenue de Noailles)
Cours d'équitation pour le volontariat de 7 à 8 h du matin.
LEÇONS collectives pour dames de 2 à 3 h. du soir.
LEÇONS particulières pour dames de 3 à 4 h. du soir.
LEÇONS collectives pour MM. de 9 à 10 h. m., 8 à 9 h. s.
LEÇONS particulières pour MM. de 9 à 10 h. m., 4 à 5 h. s.
VENTE de chevaux à la commission, pension et dressage, service téléphonique à la maison.

Sonneries et Signaux électriques
TÉLÉPHONES
Portevoix, Paratonnerres

F. MÉRISQUE Fils
1, rue d'Aguesseau, 1
LYON

LIQUEUR DE FAYARD
(Goudron ou Crésote végétale vraie du Hêtre)
Très efficace dans les affections déperçées de la Poitrine, Bronches, Asthme, Catarrhes, etc. Prix : 2 fr. 80 le flacon.
PHARMACIE NORMALE, rue d'Algérie, 14. LYON

ASSOCIATION LYONNAISE
4, rue Lanterne
Qual. St-Antoine, 20
0
Offre Employés et Domestiques.
Réf. 1 et 10 ans même place.

A VENDRE DE SUITE
UN
CARROUSEL
dit Chevaux de Bois
Avec accessoires, le tout en parfait état. Prix très Modéré.
S'adresser à l'agence Fournier, 14, rue Confort, sous le n° 5986.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
de
PHOTONATURE
Anonyme au capital de 350.000 francs
Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt. Entrée rue du Plat, 2. Ancienne Photographie Armbruster.
Portraits de toute grandeur, Vues, Tableaux, etc., par les procédés de **PHOTONATURE** et d'**HELIOCHROMIE** donnant les tons et les couleurs. Portraits artistiques en photographie, reproduction, etc.
Exposition permanente des produits de la Société. ENTRÉE LIBRE

ENSEIGNES SUR CALICOT
Toutes dimensions, exécution rapide
AFFICHES POUR ÉTALAGES. — ÉCRITEAUX EN TOUS GENRES
CARION, rue Tupin, 19

PÂTISSERIE DODAT
Rue Centrale, 58, et place des Jacobins
Tous les **VENDREDIS** et **JOURS MAIGRES**
Vol-au-Vent et Entrées de Quenelles à la Crème

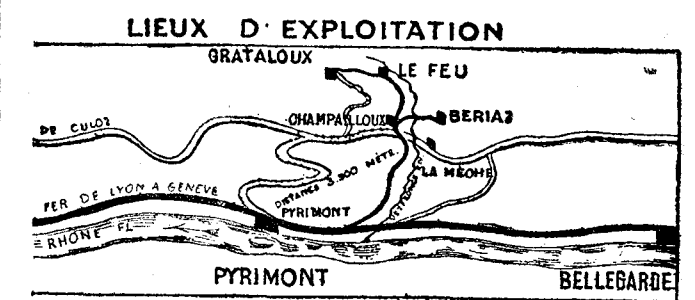
ORDRE DE BOURSE
Au comptant et à terme (8^e année). MAISON SPÉCIALE pour les opérations à terme aux Bourses de Paris, Lyon et Londres
Alexis LAMBERT, 44, Rue Ferrandière, Lyon.

CARRIÈRES DE BÉRIAZ

Société anonyme — Capital social : 500,000 francs.

Exploitation de Pierres de luxe et Pierres blanches tendres. Pierres dures similitude de tons d'Hauteville et Comblanchien. Matériaux de taille pour travaux publics, Edifices, Monuments, Constructions particulières, Blocs de Choix pour la sculpture.

NOTA. — Nous appelons tout spécialement l'attention des architectes et ingénieurs sur la grande résistance à l'écrasement (4.865 kilos par centimètre carré) de nos pierres de la Carrière du Feu, dont la disposition des couches, variant de 0, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90, 100, 110, et 130 centimètres d'épaisseur, permet l'exécution immédiate de toutes commandes.



Bureaux et siège social : 1, rue de la Barre ;
Dépôt : rue Mongolfier, 71, Lyon.

PHARMACIE MODERNE

DE LYON

5, rue Ste-Catherine, 5

est la Maison qui vend le meilleur marché de toute la région.
C'est la plus vaste, la plus connue et la plus populaire de tout Lyon.

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

Huile de foie de morue pure 2 f., 2 f. 50 et 3 f. le lit.	Tisane de Bochet 0 f. 40 le paquet pour un litre.
Sirop de protoiodure de fer 4 f. »	Salsepareille, excellent dépuratif 4 f. kilog.
Sirop antiscorbutique pour les enfants, 3 f. »	Sirop de bourgeons de sapin, 3 f. le lit.
Sirop d'écrores d'oranges amères 3 f. 50 »	Sirop de Raifort iodé 4 f. »
Vin de quinquina jaune au malaga ; selon l'âge des vins. 3 f., 4 f. et 4 f. 50	Cent capsules de goudron pur, préparées dans nos laboratoires. 1 franc.
Vin de quinquina jaune au Bordeaux ; selon l'âge des vins. 3 f., 4 f. et 5 f. le lit.	Extrait de quinquina jaune, pour faire un litre de bon vin de quinquina. 1 franc.

Les ordonnances sont tarifées 40 % au dessous des prix ordinaires.

On délivre gratuitement à la Pharmacie Moderne de Lyon, 5, rue Ste-Catherine, un billet partiel de la Loterie des Arts décoratifs pour le prochain tirage, pour tout achat, quel que soit son importance.